

Les recherches-actions collaboratives. Une révolution de la connaissance

Les chercheurs ignorants

Presses de l'EHESP, 2015, 283 p.

Une surprise attend le lecteur de *NSS* qui se lancera dans cette lecture en pensant y trouver un éclairage sur les différentes formes de recherches associant des chercheurs et des non-chercheurs – et, de ce fait, dites « participatives », voire, aussi, « collaboratives » – qui ont de plus en plus cours sous diverses appellations dans divers secteurs de la recherche en environnement. Les expériences relatées dans cet ouvrage et les réflexions qu'elles suscitent se situent dans un tout autre champ de références (elles s'inscrivent dans la filiation avec la notion de « recherche-action ») et un tout autre domaine d'investigation et d'action (le social). Il est question d'enseignement, d'orientation des élèves, de formation à l'« ingénierie sociale », de prévention contre les accidents du travail, de travail social à l'intention de différentes catégories de populations ayant besoin d'assistance, de médiation entre des institutions locales et des « mondes professionnels », de développement territorial... Le livre est d'ailleurs publié dans une collection intitulée « Politiques et interventions sociales ».

Mais là réside précisément son intérêt. Le propre des activités dont il fait état – ce qui constitue leur point commun – étant de nous placer à cet endroit précis où les professionnels de l'action sociale se retrouvent face aux réactions des populations auxquelles ils s'adressent, il pose la question centrale de la confrontation entre des savoirs « savants » (puisqu'appris dans un cursus professionnel) et la représentation que les intéressés ont de leur situation et d'eux-mêmes. Nous sommes au cœur de la question du hiatus entre connaissance et action.

Telle est la question qui fonde l'idée de « recherche-action collaborative ». Comme l'expression le suggère, la démarche qui est proposée pour dépasser ce hiatus consiste à le construire comme un objectif de recherche partagé entre des chercheurs professionnels et des travailleurs sociaux (voire même avec les populations destinataires de l'action de ceux-ci). Les uns et les autres doivent donc se mettre conjointement en posture de collaborer à un même processus de recherche visant à identifier les termes du décalage entre leurs visions respectives de la situation et à les formuler comme un objet de recherche à partager. Il s'agit, à travers un processus d'analyse mené conjointement, de trouver la façon de réduire la solution de continuité que ce décalage introduit entre les connaissances mobilisées et les perspectives de l'action. D'où, pour le coup, un principe de base qui surprendra le lecteur non averti, mais qui paraîtra familier à celui qui l'est davantage concernant les procédures de recherche dites aussi « collaboratives » dont il vient d'être question : à savoir celui de la mise sur pied d'égalité du « chercheur » et de l'« acteur » (d'où la

nécessité de reformuler ces deux notions) qui se retrouvent face à face en raison de leur implication dans une même démarche. L'ouverture d'un champ de recherche autour de la notion de « recherche-action collaborative » a pour but de construire cette méthode tout à fait singulière et en contravention avec les canons de la recherche classique. L'intérêt du livre est qu'il est consacré à sa « défense et illustration » et qu'il donne donc une vue d'ensemble des pratiques s'en réclamant et des réflexions que ces dernières suscitent.

Le livre est le produit d'un colloque intitulé « Les recherches actions collaboratives. Une révolution silencieuse de la connaissance » qui s'est tenu à Dijon en mai 2013. L'exploitation des contributions à ce colloque et leur organisation en un ouvrage résultent d'un travail soigneusement réalisé par le collectif « Les chercheurs ignorants », qui signe la conclusion (composé de chercheurs en sciences sociales, il se présente et expose sa raison d'être et ses objectifs tout au début de l'ouvrage). La construction du livre traduit un souci très ordonné de clarification, à l'image d'un manuel : tout d'abord une introduction (à plusieurs voix) autour des questions de définition, puis trois parties consacrées respectivement à « la recherche-action collaborative en pratique », à des « expérimentations méthodologiques » et à des « débats épistémologiques » ; une quatrième partie finale revient sur l'« ambition humaniste » qui anime la démarche ; enfin, une excellente conclusion clôt le tout.

Ce qui frappe à la lecture, c'est la tension qui traverse le livre d'un bout à l'autre entre la diversité des expériences relatées – qu'il s'agisse simplement de les décrire ou d'en tirer les enseignements méthodologiques et épistémologiques – et la quête d'une unité qui non seulement donnerait son identité propre à la démarche, mais permettrait aussi de la consolider sur un plan théorique. Le collectif « Les chercheurs ignorants » est manifestement on ne peut plus soucieux de structurer l'ouvrage, comme en témoigne le soin qu'il prend de faire précéder chacune des parties d'une présentation destinée à ordonner son contenu et à guider le lecteur. Néanmoins, en dépit de cet effort de construction, il veille, dans sa conclusion, à laisser le jeu ouvert. La seule tâche qu'il s'assigne est de donner une visibilité à la « communauté impliquée », à sa « persévérance » à « creuser en silence son sillon » ; et cela « depuis des dizaines d'années ». Certes, il a quelque raison de choisir cette prudence. Mais on peut se permettre ici de dire en quoi cette modestie peut paraître excessive.

Il est vrai que la diversité des cas de figure est extrême et crée du flou. Cette diversité est tout d'abord celle des interlocuteurs et des catégories sociales concernés, des

objectifs d'action visés et des questions particulières qu'ils soulèvent. La recherche-action vise certes toujours la création d'un acteur collectif ayant un même objectif d'action, mais le collectif à constituer peut prendre de multiples figures et être bâti sur des bases extrêmement variées. Il peut s'agir : tout simplement de faire exister un collectif qui veut se constituer ; d'amener un groupe professionnel existant à prendre en charge collectivement les objectifs d'action et les tâches qui lui sont confiées ; de créer un collectif associant un groupe professionnel et la catégorie de personnes à laquelle il a professionnellement affaire ; d'organiser une recherche menée directement par un groupe de professionnels sur la catégorie de population qui est son interlocutrice... Il ressort de cette diversité que la recherche-action ayant par définition vocation à prendre en charge toutes les configurations possibles du social, elle a comme contrainte particulière de se soumettre à leurs particularités. De ce fait, les caractéristiques des membres de ces collectifs et des personnes composant les populations en cause pèsent d'un poids très lourd dans la façon de concevoir les montages des opérations de recherche-action ; il n'en va évidemment pas de même selon qu'il s'agit d'enseignants, de travailleurs sociaux, d'acteurs du développement local, de personnes âgées, de personnes déficientes visuelles ou de jeunes gens placés dans des foyers...

Cela dit, le dispositif de recherche (ou plutôt ce qu'il convient de considérer comme tel) est toujours constitué de deux éléments : un groupe de personnes ayant un objectif commun et désireux d'y travailler ensemble, et un (ou des) chercheur(s) professionnel(s) à qui il revient d'amener ce groupe à se constituer en collectif de recherche le plus autonome possible en vue d'atteindre cet objectif. Deux processus de recherche se trouvent ainsi menés en parallèle et de façon conjointe : celui que réalise le collectif en question sur ses propres finalités et sur la façon de les réaliser, et celui des chercheurs professionnels, qui porte sur la mise en œuvre même de ce processus de prise en charge. Le premier traite de la question qui est l'objet de la recherche-action ; il a sa fin singulière en soi. Le second porte sur la méthodologie et, plus largement, sur les fondements de la démarche elle-même ; chacune des expériences dans lesquelles les chercheurs professionnels s'impliquent est pour eux une opportunité d'en faire progresser la connaissance et la pratique ; leur recherche a une portée générique. D'où les deux parties de l'ouvrage qui suivent, l'une consacrée aux « expérimentations méthodologiques », l'autre aux « débats épistémologiques ».

Dans la partie consacrée aux méthodes, on retrouve les contraintes liées aux diversités des thématiques, des populations concernées et des objectifs poursuivis. Il s'agit néanmoins toujours de constituer un collectif se mettant en posture de réflexivité. Cela suppose qu'il élabore la problématique qu'il s'accorde à partager. Les

outils auxquels il est convié à recourir – ou qu'il choisit – pour y parvenir peuvent s'inspirer de ceux de l'enquête habituelle (mais avec le souci de casser le rapport observateur/observé) ou s'inventer autour d'une démarche délibérative itérative originale. Ces méthodes ont comme premier objectif de créer les conditions d'une expression verbale amenant au partage d'une expérience ou d'un vécu. Le matériau oral et écrit qu'elles produisent et les rapports qu'elles créent entre les membres du collectif sont les supports mêmes du travail de recherche que ces derniers prennent en charge en vue de repenser leurs pratiques ou leurs vécus. Ils sont aussi le corpus que les chercheurs professionnels utilisent pour enrichir leur compréhension de ce processus et l'améliorer.

Derrière ces méthodes foisonnantes, une épistémologie s'esquisse, qui formalise leurs bases communes et, par-là, fournit les linéaments de l'unité de la recherche-action collaborative elle-même. De ce point de vue, l'apport de l'ouvrage est double. Il est bien sûr dans la partie consacrée aux débats épistémologiques, mais il réside aussi dans les nombreux recoupements que l'on observe entre les références bibliographiques théoriques qui viennent à l'appui de chacun des textes. La partie épistémologique aborde les trois grandes questions auxquelles on s'attend, compte tenu des entorses que ce type de recherche fait à la démarche académique : celle de sa posture philosophique d'ensemble, celle de sa façon de concevoir le rapport entre science et action et celle, tout bonnement, de sa légitimité scientifique. Les noms cités de façon récurrente dans les bibliographies fournies qui parsèment l'ouvrage ont déjà préparé l'esprit à la lecture de ces propos généraux. Un des intérêts de l'ouvrage est précisément de mettre en évidence des rapprochements inhabituels entre auteurs et ainsi, d'offrir une vue d'ensemble d'une bibliographie généralement dispersée. La kyrielle des références mises en avant illustre à la fois la richesse et l'incontestable cohérence du courant de pensée dont se réclame la recherche-action collaborative, et la vertu qu'elle a de le rendre plus visible.

Il s'avère ainsi que cette démarche a une portée épistémologique qui dépasse de loin son cantonnement dans le domaine du travail social que certains textes mettent en avant. Certes, comme cela est rappelé dans la dernière partie du livre, elle ne peut pas être dissociée des valeurs « humanistes » qu'elle tire de son ancrage initial dans le social. Il est donc judicieux de faire référence aux mouvements d'éducation populaire fondés sur les idéaux de donner la parole aux « sans-voix » qu'à sa façon, elle partage, ainsi qu'aux concepts qu'elle en tire (tels ceux de « reconnaissance » ou de « *care* »). Mais, là aussi, le dépassement s'impose. Loin d'être un « supplément d'âme » lié à une inspiration militante, la référence à ces valeurs fait intrinsèquement partie de la réflexion épistémologique que la méthode suscite. Et cette réflexion a une portée générale. Elle s'avère on ne peut plus en

phase avec l'aspiration démocratique qu'exprime l'idée d'ouvrir la recherche sur la société. En imposant cet approfondissement à partir de ses propres fondements, la recherche-action collaborative invite à s'interroger sur ceux de toute recherche se recommandant de l'idée de « participation/collaboration/coopération ». Toute forme d'ouverture de la recherche aux acteurs sociaux renvoie aux mêmes questions de fond. La parution de cet ouvrage fait qu'il est désormais impossible de s'en réclamer en faisant l'impasse sur elles et l'économie des pistes pionnières qu'il ouvre pour les aborder.

Au total, les références bibliographiques théoriques et les pages consacrées à la méthodologie et à l'épistémologie contrebalancent nettement l'impression de dispersion qui ressort des témoignages de la première partie. Elles vont dans le même sens que les tentatives faites, sur un tout autre plan, au début de l'ouvrage, pour caractériser la démarche et tenter de la définir. Tout cela donne à penser que la recherche-action collaborative est plus

sur le point de trouver son assise unitaire que n'osent l'avancer eux-mêmes les « chercheurs ignorants » éditeurs du livre.

Il est vrai qu'il faudra veiller à ce que ce basculement se fasse en préservant le balancement – qu'ils revendiquent comme au cœur même de la démarche – « entre le cristal et la fumée³⁹ », selon la belle expression qu'ils empruntent à Henri Atlan. Comment formaliser – et donc fermer – pour mieux maîtriser, tout en veillant à laisser libre cours à la spontanéité du social ? C'est en fin de compte la question centrale de la démarche scientifique face à l'immensité de l'univers que cette façon de faire de la recherche retrouve et repose à sa manière.

Marcel Jollivet

(CNRS, Ladyss, Nanterre, France)

marcel@u-paris10.fr

³⁹ Atlan H., 1979. *Entre le cristal et la fumée. Essai sur l'organisation du vivant*, Paris, Seuil.